

Jean Allouch

Quelques problèmes venus de Lacan¹

Jacques-Alain Miller m'a donc proposé d'intervenir aujourd'hui, ce que j'ai accueilli, après ses *Lettres à l'opinion éclairée*², comme un nouveau geste de prix, suite logique quoi que non nécessaire, du premier. Je l'en remercie. Le mur qui a maintenu vingt ans isolées l'École de la cause freudienne et l'École lacanienne de psychanalyse est désormais troué, ce qui va nous poser, dès aujourd'hui, de nouveaux, délicats et parfois brûlants problèmes mais qui me permet de vous parler, ou plutôt, étant donné la fraîcheur printanière de cette disposition nouvelle, de parler avec vous. Pour ce moment, j'ai donc souhaité non pas tant exposer tel point de doctrine, de clinique ou de pratique, mais vous proposer quelques remarques pour ensuite vous laisser le loisir d'en élire une plutôt qu'une autre, ou certaines plutôt que d'autres, que nous pourrions alors discuter.

Ces remarques se formuleront comme cinq questions :

- ✓ École / famille ?
- ✓ Quel rapport à Freud ?
- ✓ Quel sujet ?
- ✓ Quelle clinique ?
- ✓ Quel positionnement dans l'aujourd'hui ?

École / famille ?

Séparation

Il me faut, bien sûr, commencer par ce qui nous a séparés. Cela peut se formuler en peu de mots. Disons que nous avons été, quelques-uns ici, dans cette salle, et d'autres qui n'y sont pas, ensemble jusqu'à la dissolution de l'École freudienne de Paris, et ensemble d'accord pour cette dissolution. Ce n'est pas à Jacques-Alain que j'ai, juste après, dit non, mais bien à une décision de Lacan³. Autant je pouvais admettre le constat très radical que faisait Lacan, depuis un certain temps déjà, qu'il n'avait pas d'élèves dignes de ce nom⁴ (songez à Wittgenstein élève de Russell plutôt qu'à Lucrèce élève d'Épicure : l'élève est quelqu'un qui pose des

¹ Intervention au colloque proposé par la revue *Ornicar?* à Paris les 9 et 10 février 2002.

² Désormais publiées en un volume, Jacques-Alain Miller, *Lettres à l'opinion éclairée*, Paris, Seuil, 2002.

³ Peut-être trouvera-t-on un jour dans les archives Lacan, la lettre où je lui donnais un conseil qu'il n'a pas suivi : « Dites seulement de ceux qui se brouillent (non pas, donc, à ceux qui se brouillent) : "Qu'ils se débrouillent !" ».

questions⁵), autant je n'étais pas d'accord avec cette décision de Lacan de s'en remettre, pour la mise en place post dissolution d'une suite de son enseignement, à une branche de sa famille⁶. Je ne condamnais pas la chose, et vous n'aurez pas lu de moi ni d'aucun membre de l'école lacanienne, durant ces vingt dernières années, le moindre mot dans ce sens, simplement je décidais de n'en pas être, de n'y point contribuer.

« Mais pourquoi non ? » direz-vous peut-être. Cette position me venait de ma passe. Celle-ci impliquait à mes yeux que s'il y avait de l'analyste (Lacan en l'occurrence) cette ek-sistence ne pouvait être reconnue que par un dispositif impliquant une école. Une école, c'est-à-dire un lieu hors champ du familial. Et, peut-être aussi, hors amour comme ciment social. Ma passe avait précisément eu son départ lorsque j'avais réalisé (aux deux sens de ce terme) que, chez Marguerite Duras, l'amour d'Anne Marie Stretter pour le Vice-consul de Lahore avait fait non pas passe mais blocage pour la passe, dès lors ratée, du Vice-Consul. Vous pouvez d'ailleurs lire ceci dans *Ornicar?*⁷. C'est ainsi que, lue depuis ma passe, la formule « [...] l'école de ceux qui m'aiment », m'apparaissait, m'apparaît encore, une formule comportant deux termes antinomique.

Ce n'est qu'un peu plus tard que j'ai trouvé, chez Lacan, une explicitation de la raison de cette antinomie⁸. En 1938, dans *Les complexes familiaux*, il écrivait :

⁴ Lors d'une séance de son séminaire à L'ENS, exactement le 1^{er} février 1967 Lacan pose à Roman Jakobson ce que je lis comme étant sa propre question (laquelle n'est pas sans comporter sa propre réponse) : « Si j'avais à poser une question au professeur Roman Jakobson, je lui demanderais (dont l'enseignement sur le langage a pour nous une telle conséquence) s'il pense lui aussi que cet enseignement est de nature à exiger un changement de position radicale au niveau de ce qui constitue le sujet chez ceux qui le suivent. Je lui poserais aussi la question de savoir si du fait même de ce que compte d'inflexion quand il s'agit du sujet logique et de ce qu'il comporte de discipline de pensée pour ceux qui sont dans cette position par leur pensée introduits, est-ce que, si les choses dans les conséquences de ce qu'il enseigne vont aussi loin, est-ce qu'a un sens le mot disciple, car je dirai qu'il n'en a pas, qu'en droit il est littéralement évaporé par les rapports qu'inaugure une telle pensée, je veux dire que disciple est à distinguer du mot discipline si nous instaurons une discipline qui est aussi une nouvelle ère de pensée, quelque chose de distinct de celles qui ont précédé en ceci que notre parole n'exige pas de disciple ? ». On aura lu que mon « très radical » ci-dessus n'a rien de forcé.

⁵ L'amour, qu'on dit aveugle, ne peut donc pas valoir comme ce qui règle ce rapport, n'est pas le fin mot de son érotique.

⁶ Cf. Jean Allouch, « Gel », in *elp*, *Le transfert dans tous ses errata*, Paris, EPEL, 1991. Dix ans après, comme en réponse, résonne le mot « dégel » de Jacques-Alain Miller. On lira dans « Gel » quel biais fut à mon avis élu par Lacan pour proposer aux « mille » qu'ils soient aussi de sa famille (ainsi devenue clanique). Une belle intervention, à la suite du présent exposé, reprit ce point pour déclarer que décidément oui, l'intervenante était bien de cette famille. Dont acte.

⁷ Jean Allouch, « La passe ratée du Vice-consul », *Lettres de l'école* n° 22, mars 1978 ; deuxième publication (partielle) in *Ornicar?* n° 12-13, Paris, Navarin, 1978.

⁸ Les seules remarques que j'ai pu lire à ce propos sont signées Francine Beddock, dans une préface qu'elle donnait, à la demande de Judith Miller, au livre de Paul Roazen, *Mes rencontres avec la famille Freud* (trad. de l'américain par Roland Havas, Paris, Seuil, 1996). Il s'agit de déclarations plutôt que d'une véritable problématisation de la question. Après nous avoir dit que l'histoire de la famille et celle de la psychanalyse sont indissociables, l'auteur conclut que « La sagesse consiste à se rappeler que le maître de la psychanalyse et le maître de la maison ne se confondent pas ». Est-ce bien sage cette reconnaissance, n'est-ce pas plutôt une folie, à laquelle la psychanalyse serait invitée à souscrire ?

Très très tôt Freud établit des ponts entre vie professionnelle et vie familiale, la choses ne faisant, par la suite, que s'accroître. Dès son enfance, il avait l'habitude de déclarer : « Notre famille est comme un livre : nous en sommes les couvertures et les filles, entre nous, les feuilles » [Roazen, *op. cit.*, p.235]. Certaines déclarations de lui donnent à penser que son mariage même était l'un de ses ponts [p. 155]. Le jeu des prénoms choisis pour les enfants de son petit monde de proches est à cet égard plus qu'indicatif. Non seulement Freud prénomme certains

Tout achèvement de la personnalité exige ce nouveau sevrage [*l'abandon des sécurités de l'économie familiale répète le sevrage de l'imgo du sein maternel*]. Hegel formule que l'individu qui ne lutte pas pour être reconnu hors du groupe familial n'atteint jamais à la personnalité avant la mort.⁹

Lacan précise sa lecture de ce dont il s'agit :

En fait de dignité personnelle, ce n'est qu'à celles des entités nominales que la famille promeut l'individu et elle ne le peut qu'à l'heure de la sépulture.

Au seuil de la mort, en se déterminant comme il le faisait, Lacan ne se réglait pas sur ce qu'il avait écrit en 1938 et que je persiste à trouver d'une grande pertinence. Il ne m'appartenait pas de juger sa décision, pas non plus d'en soupeser les raisons, certaines, sans doute, fort à propos. C'était la sienne et, comme à pas mal d'autres, il m'était seulement demandé d'y souscrire ou pas. J'ai dit ma réponse.

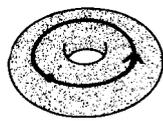
Le contexte de ces phrases de 1938 est celui du rapport de l'individu à la mort. Tout se passait comme si, en mettant sur pied pour ses non élèves un mixte d'école et de famille, un mixte ayant, tel que je l'envisage, le statut d'un symptôme, Lacan avait choisi, en cet instant et peut-être, à ses yeux, seulement pour un temps, de renoncer à « atteindre jamais à la personnalité » (formule qui certes date de cette époque, mais qu'il serait aisé de transcrire avec des termes chez lui postérieurs). Ainsi le définitif changement de position de Jacques-Alain en septembre 2001, réouvre-t-il, à mon sens, cette possibilité d'une reconnaissance de Lacan hors toute hypothèque familiale. Ce n'est pas rien. Tout, en effet, doit se jouer à un niveau ni de famille, ni même seulement d'école psychanalytique, mais au lieu du non analyste, avec quoi Jacques-Alain, selon la lecture que j'en fais, renoue donc aussi.

de ses enfants sur des critères professionnels (Martin, pour Charcot, ce Martin coureur de jupons qui fréquentait certaines patientes de son père ; Anna, pour la fille d'un professeur estimé de Freud, Mathilde pour la femme de Breuer – s'agissait-il de rendre un hommage un brin séducteur à ses maîtres ?), mais, en outre, certains de ses élèves vont reprendre le flambeau, prénommant les leurs de noms venus de Freud (Hélène Deutsch donne à son fils le prénom du fils aîné de Freud, d'autres psychanalystes, remarque aussi Roazen [p. 40], prénomment leur fille Anna, donc du nom de celle qui, étant née la même année que la psychanalyse, se disait être sa « sœur jumelle » [p. 110], ou encore Mathilde, comme le firent Ruth et Mark Brunswick). Roazen écrit [p. 46, mais voir aussi p. 153] : « [...] Freud avait transformé toute la mouvance analytique en une seconde famille. Certains de ses élèves étaient devenus ses enfants adoptifs : il fêtait leurs anniversaires, les aidait à payer leurs études et leur adressait des patients tout en leur prodiguant des conseils. Ses disciples lui vouaient, en retour, des sentiments habituellement dédiés à un père ». Confirmation : Freud appelait « mon fils » ses élèves préférés [p. 196], et certains d'entre eux ne manquaient pas d'aller rendre visite, le dimanche, à... sa mère. Nul doute que les célèbres anneaux offerts aux plus proches aient eu aussi la valeur d'alliance. Ce mélange école/famille permet à certains élèves d'être connus pour leur proximité avec Freud, et cela suffit parfois à leur assurer une autorité professionnelle sans qu'ils aient eu besoin de faire preuve de quoi que ce soit. Tel fut par exemple le cas, toujours selon Roazen [p. 24], de Grete Bibring. Freud ne renonça que tardivement, s'il y renonça jamais, à trouver son successeur dans sa propre famille. Et ce fut pour lui une déception que le fils de sa fille Sophie, élevé par Mathilde après la mort de sa mère, ne lui succède pas [p. 162]. On sait que le décès de ce petit fils fut un très rude coup pour Freud, mais les choses ne s'en tinrent pas là car Anna, après avoir fait l'analyse du frère de cet enfant, son neveu donc, l'autorisa à changer de nom, à s'appeler non plus Halberstadt mais Freud. Même à ce moment-là, le vœu, dès lors devenu transgénérationnel, d'un successeur familial n'était pas éteint. Freud en écrit la formule à Ferenczi le 7 juillet 1913 : « Pour vivre comme pour mourir, un père juif a l'impérieux besoin de savoir l'avenir de son enfant assuré » [p. 243]. Pour une autre lecture du positionnement d'Anna Freud dans la psychanalyse, cf. Isabelle Mangou, « Queer Anna », *L'unebêvue* n° 19, Paris, éd. de L'unebêvue, 2002.

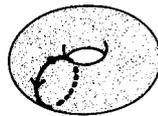
⁹ Jacques Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », repris in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 36.

École et famille se marient comme l'huile et l'eau. Il suffit, pour s'en rendre compte, de remarquer qu'une expression comme « épouse de psychanalyste » (ou toute autre du même acabit : « mari de... », « fils de... », « père de... », *and so on*) n'a aucun sens. Pour quelle raison ? Parce que ces positions dans la parenté, correspondent à une demande (celle d'un mari, d'une épouse, d'un père, d'un fils, etc.) et que le psychanalyste comme tel est précisément quelqu'un qui prend soin de maintenir la demande chez l'analysant, condition nécessaire à ce qu'elle tourne, qu'elle mue en demande d'autre chose, qu'elle puisse tracer ainsi le cercle bouclé du désir.

Lacan chiffré le lacet méridien sur le tore comme lacet de la demande, le lacet longitude comme lacet du désir¹⁰ :

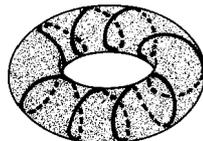


Un lacet longitude.



Un lacet méridien.

Ce qui lui permit de faire remarquer que les tours méridiens de la demande sur le tore (schéma ci-dessous), en se bouclant, réalisent un autre tour, supplémentaire, non compté dans ceux de la demande, différent (longitude), le tour du lacet du désir.



Lorsque la demande passe chez le psychanalyste (ce qui peut se chiffrer par un second tore, exactement enchâssé avec le premier), un lacet-demande de l'analysant fonctionne comme lacet-désir de son partenaire, l'analysant se trouvant alors, par cette valeur en plus accordée à cette demande, privé d'un possible bouclage des tours de sa demande, et donc aussi de ce tour supplémentaire qui ne correspondrait à rien de moins qu'au bouclage de son analyse.

Deuil

Mais pourquoi tout ce temps ? Jacques-Alain le formule aussi, et de façon fort claire, la raison de ceci s'appelle un deuil.

¹⁰ Schémas repris de l'ouvrage de Jean-Michel Vappereau *Étoffe, les surfaces topologiques intrinsèques*, Paris, Topologie en extension, 1988.

Je n'ai pas, en 1981, été mis en deuil par la mort de Jacques Lacan ; ce qui veut dire, selon une de ses fort rares formules sur le deuil, qu'il n'était plus pour moi support de ma castration. Mais quelle sottise que de ne pas admettre qu'il pouvait alors l'être pour d'autres. Et quelle sottise plus énorme encore de vociférer contre ces autres pour lesquels il décidait de faire l'impasse que j'ai dite. On ne condamne pas la façon dont quelqu'un est en deuil. Autant condamner la clinique elle-même, s'il est vrai que, selon une de mes formules, *la clinique est le deuil*, et non pas son défaut¹¹ – ce que m'enseigna la folie de Marguerite Anzieu, folie par laquelle elle faisait le deuil d'un enfant mort. J'ai vomi, dès 1981, ces autoproclamés élèves de Lacan qui se laissaient aller à crier au loup¹².

Explicitement, et jusque dans le choix du moment précis de leur énonciation (vingt ans après le décès de Lacan) les lettres de Jacques-Alain marquent la fin d'un temps de deuil de Lacan. La famille, à l'école, tire sa révérence. L'ambition que Lacan, et nous avec lui, mettions dans l'école peut être pleinement remise en jeu.

C'était donc ma première remarque, que je formulerai avec deux questions, l'une historique, l'autre critique. Historique : comment se fait-il que, par deux fois, à savoir avec Freud, puis avec Lacan, la famille ait *in extremis* rattrapé l'école ?¹³ Critique : y a-t-il incompatibilité école / famille ?

Quel rapport à Freud ?

Tout au long de son œuvre, Lacan a égrené un certain nombre de figures de son rapport à Freud, des figures clairement différentes même si, comme c'était trop souvent sa manière, il se dispensait de souligner ces écarts, les mettant en acte un point c'est tout. Un balayage de son œuvre nous permet d'en distinguer au moins quatre.

- 1) **1932-1936** Au moment de sa thèse puis de l'introduction d'une nouvelle théorie du moi dans et pour la psychanalyse, il s'agit de *modifier Freud* de façon à ce que l'analyse puisse ne pas négliger ce que Lacan appelait alors le « champ paranoïaque des psychoses ». À Freud n'est alors pas reconnue cette position que Foucault localisait comme étant de « surplomb »¹⁴ et d'où pouvait être jugée la recevabilité des énoncés produits au champ freudien¹⁵.
- 2) **1955** Le second moment est celui du *retourner à Freud*, où, semble-t-il, cette position de Freud s'institue. Freud, semble-t-il, permet de trancher, de déterminer qui est freudien, qui ne l'est pas ou plus. Je répète « semble-t-il », en dépit de la portée

¹¹ Jean Allouch, *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, EPEL, 1997 (1^{er} éd. 1995).

¹² Durant ces vingt dernières années, l'École lacanienne, à laquelle j'appartiens, n'a en rien, absolument en rien, participé à ces hurlements et autres manœuvres discriminatoires.

¹³ On sait que, pour Melanie Klein et sa fille, cette conjonction, pour s'être aussi présentée, n'a finalement, après un temps de haine entre mère et fille (qui assistera, chaussée de bottes rouges à l'enterrement de sa mère), pas fonctionné, la fille délaissant, au bout de son trajet, la psychanalyse.

¹⁴ Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », conférence du 12 février 1969 (à laquelle assistait et participait Lacan), Bulletin de la SFP, juillet-septembre 1969, tout d'abord republié dans *Littoral* n°9, juin 1983, et désormais également dans *Dits et écrits*, t. I, Paris, Gallimard, 1994, p. 789-821.

¹⁵ Pour des citations de Lacan à ce propos, cf. Jean Allouch, *Freud, et puis Lacan*, Paris, EPEL, 1993, p. 92 et sq.

incontestablement heuristique de ce nouveau rapport à Freud, car il est exclu de négliger que le retour à Freud de Lacan eut lieu *après* que celui-ci ait inventé son paradigme SIR, symbolique, imaginaire, réel, et *sur la base* de ce paradigme qui, lui, n'était pas dans Freud. Il y a là plus qu'une réserve à l'endroit d'un Freud surplombant l'analyse, un véritable *requisit*, et sur lequel Lacan n'a pas cédé¹⁶.

- 3) **1963** Le troisième moment est corrélatif de l'invention de l'objet petit a, laquelle eut publiquement lieu exactement le 9 janvier 1963, séance mémorable s'il en est et qui devait se boucler sur un remarquable passage à l'acte de Lacan. Revisitant de là l'ensemble de la doctrine et de la clinique freudienne, Lacan devait, à propos du cas de ladite « jeune homosexuelle », recentrer son retour à Freud en le définissant comme un « retour à ce qui manque à Freud ». Il ne s'agit pas d'une nuance ; il s'agit bel et bien d'un autre rapport à Freud et d'une critique, d'ailleurs plutôt sévère en dépit des propos laudateurs, de la pratique freudienne¹⁷.
- 4) **1975** Comme les trois précédents, le quatrième moment correspond à un pas théorique majeur. Il s'agit cette fois de l'introduction du nouage borroméen des trois dimensions RSI, réel, symbolique et imaginaire. Le nom de Freud indexe alors sa « réalité psychique », écrite comme quatrième consistance. Je ne suis pas sûr que Lacan ait finalement résolu le problème ainsi posé : peut-on ou non, dans la psychanalyse, se passer de cette quatrième consistance ? Mais au moins souvenez-vous à ce propos de la revendication de Lacan selon laquelle l'inconscient est de Lacan. Elle se prolongera par le geste inouï (inouï : je ne suis pas sûr que nous sachions en prendre acte, c'est-à-dire à en tirer les conséquences) qui consista non plus à traduire mais à translittérer le mot même d'*Unbewußte*. L'inconscient freudien mue en *L'une-bévue*, ce qui change considérablement son statut et sa fonction¹⁸.

¹⁶ Le texte « Qui sont les freudiens ? », de Serge Cottet, ultime texte publié sur ce problème, néglige complètement ce point (cf. Jacques-Alain Miller et 84 amis, *Qui sont vos psychanalystes ?*, Paris, Seuil 2002, p. 295-303).

¹⁷ Où l'on retrouve notre point 1, Lacan « reprochant » à Freud d'avoir, avec la jeune homosexuelle, d'avoir été trop père.

¹⁸ Ce dont l'école lacanienne a pris acte en créant la revue *L'unebévue*. Les quatre moments ci-dessus distingués passent par-dessus l'année 1967, celle de la « Proposition d'octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école ». On peut enfin remarquer aujourd'hui qu'il y a incongruité, création d'un monstre, dans la localisation et la mise en œuvre, comme Lacan l'a fait et nous avec lui, d'un dispositif dit de la passe (« Proposition... ») au sein d'une école *freudienne*. Peut-on imaginer que l'AE (analyste de l'école) soit dénommé AEF (analyste de l'école freudienne) ? En aucune façon. Pourquoi ? Parce que Freud n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait bien être la passe. Il suffit pour s'en assurer de parcourir ses références littéraires., de noter son classicisme, aussi, qui le fit, insensible, rester à l'écart de tout ce que sa Vienne et l'Europe innovait, de son temps, en manière d'art. Il ne s'agit pas d'impuissance mais d'impossibilité : l'univers de pensée qui était le sien ne permettait pas que la passe y soit seulement envisagée, dessinée. Ainsi la logique de la « Proposition... » (mais nous le savons aujourd'hui, avec cette facilité que nous donne cette position de « prophètes du passé » dont Freud joue dans son analyse du petit Hans) impliquait qu'en même temps que son vote, l'école freudienne de Paris décide de changer de nom (un tel nom ne fonctionnant pas tant comme nom propre que comme description définie). D'autant que le « retour à Freud », dès 1963, comme signalé ci-dessus, avait été sérieusement modifié en 1963. On voit pourquoi un tel changement conséquent avec la « Proposition... » n'était, à l'époque, politiquement envisageable par personne : il aurait été (intempestivement) lu comme une rupture avec Freud, bien faite pour que d'aucuns puissent enfin se frotter les mains de soulagement – un risque qu'il n'y avait sans doute pas lieu de courir. En

Or, l'existence même de cette pluralité des rapports à Freud nous met devant une difficulté et, sans doute, un choix à opérer. Que veut dire, cette pluralité reconnue, s'avancer comme freudien ? Généralement, ceux qui l'ont fait ou le font se gardent bien de préciser la chose, comme s'ils pouvaient purement et simplement reconduire, plus de vingt ans après, le geste de Lacan et de quelques autres en 1964. Moyennant quoi nous avons été, durant vingt ans, atteints d'une maladie nouvellement apparue du côté de chez Lacan et qui s'appelle le freudo-lacanisme. On prend du Lacan quand ça arrange, du Freud quand ça arrange, on glisse allègrement du signifiant à la représentation, on parle du sujet freudien, ou du réel chez Freud comme si tout ça allait de soi, alors qu'il s'agit d'autant de formations tératologiques qui ne nous aident guère à voir clair.

Et ce sera donc ma seconde remarque, avec, là encore, deux questions. Le moment n'est-il pas venu de rendre à Freud ce qui est à Freud et à Lacan ce qui est à Lacan ? C'est la décision que nous avons prise, en 1985, en fondant, les premiers, une École *lacanienne* de psychanalyse. Or, surprise, ceci aura produit un nouveau rapport à Freud, n'équivalant à aucun des quatre précités¹⁹. Il s'agit d'un rapport à Freud qui n'a plus besoin de se dire freudien, qui laisse au contraire transparaître le fait que s'avancer comme freudien est un biais qui, par certains aspects, bloque la lecture critique de Freud. De là l'autre question liée à cette remarque : les lacaniens, aujourd'hui, peuvent-ils, doivent-ils se revendiquer freudiens ?

Quel sujet ?

Ce que j'appelle, chez Lacan, le tournant de 1975 nous pose un très difficile problème concernant ce que nous pouvons entendre avec ce mot de « sujet ». Comme pour son rapport à Freud, Lacan a sensiblement varié tout au long de cinquante années d'interventions, publications et autres séminaires. En 1938, il s'agissait de la « personnalité » ; il s'est agi ensuite du sujet de l'intersubjectivité, puis d'un sujet défini par le couple signifiant $S_1 \rightarrow S_2$.

À quoi donc a tenu que Lacan ne se soit pas définitivement satisfait de cette définition si bien ajustée à la pratique analytique de l'interprétation (laquelle, supposant le transfert, trouve en celui-ci son point d'achoppement) ? Au fait qu'il ne pouvait exclure, ce que pourtant cette définition impliquait, que le sujet ne soit pas *aussi* représenté au niveau de l'objet, de l'objet petit a, qu'il n'y soit pas présent. Écrire le fantasme $\diamond a$, au lieu de $S \diamond a$, n'était-ce pas, avant même l'invention de l'objet petit a, déjà témoigner plus d'une difficulté que d'une solution ? Un mathème comme celui du plan projectif, tel que Lacan le faisait fonctionner dans le séminaire *D'un Autre à l'autre* (qui devait donner lieu à une si charmante bévue des éditions du Seuil), apparaît une tentative de chiffrage conjoint, par la grâce de la topologie, de ces

outre, Lacan ne pouvait pas fonder lui-même une école lacanienne (pas plus que Freud une freudienne). Mais que se serait-il passé si tel de ses élèves l'avait proposé ? Comment aurait-il accueilli cette initiative ? Nous ne le savons pas et ne le saurons jamais. On peut aussi voir dans l'absence d'un tel événement en 1967 un signe de plus de ce que Lacan n'avait pas d'élèves.

¹⁹ Des publications témoignent de cette nouvelle lecture de Freud, mais aussi des traductions nouvelles de Freud, poursuivies jusqu'à ce moment où un totalitarisme culturel des PUF nous sommait d'interrompre.

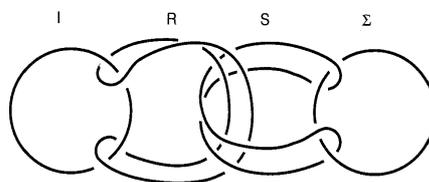
deux abords du sujet, et par le signifiant et par l'objet. D'autres mathèmes (exemple : la série de Fibonacci, ou le groupe de Klein de *L'acte psychanalytique*) eurent cette même ambition. Il semble pourtant que Lacan ne se soit définitivement satisfait d'aucun. Ceci jusqu'au tournant de 1975, où la question du sujet prend un autre régime, peut-être même un régime tout autre.

Le tournant de 1975

Que fut ce tournant ? Je crois que, schématiquement²⁰, l'on peut le formuler ainsi : tandis que, depuis le 8 juillet 1953, SIR, la « thériaque » lacanienne, fonctionnait comme ce à partir de quoi pouvait être envisagé l'ensemble des problèmes propres au champ freudien, à partir de 1975, cette thériaque devenait elle-même le problème. Après un instant qui a dû être, pour Jacques Lacan, d'un grand bonheur, et qui devait se prolonger un bref temps avec le séminaire *RSI* où le borroméen à trois ronds de ficelle lui apparut aller « comme bague au doigt », précisément à sa thériaque²¹ (c'est l'illuminante « équivalence des consistances »), voici que les choses se compliquent et même, se gâtent.

Que s'est-il passé ? Eh bien, la réussite elle-même du borroméen à trois, qui fournissait un chiffrage de ce qui pouvait bien faire que les trois « registres » puissent être pris comme tels et donc aller ensemble, l'homogénéisation, donc, de ces trois, après avoir fait solution, a ouvert un nouveau problème, celui de leur différenciation. Avant 1975, on avait trois registres, mais dont la coexistence (sinon le statut) restait non problématisée ; après 1975, le borroméen offre une raison topologique à cette coexistence, mais c'est leur différenciation qui, alors, semble échapper (échapper à la raison nodologique).

La nomination allait-elle offrir cette différenciation que le nœud à trois refusait ? Mais alors, il fallait bien qu'elle soit distincte du symbolique, ne serait-ce que pour qu'elle aussi, la corde du symbolique, subisse sa loi. Voici donc le nœud à quatre, voici le symbolique cassé en deux, les quatre étant alors I, R, S et Σ , le sinthome.



On a bien là une chaîne borroméenne et donc une certaine équivalence, qui plus est avec – ce qui est recherché – certaines différenciations. Mais pas pour autant une solution tout à fait satisfaisante²². I et R peuvent s'interchanger, de même S et Σ , mais... c'est tout ! Aussi, le 15

²⁰ Je condense ici, d'une manière qui ne peut être qu'intempestive, une question que l'on trouvera mieux dépliée dans mon livre *Freud, et puis Lacan*, Paris, EPEL, 1993.

²¹ Jacques Lacan, *Ou pire...*, *Le savoir du psychanalyste*, séance du 9 février 1972.

²² Cf. Mayette Viltard, « Lire autrement que quiconque, l'équivalence des consistances dans le nœud borroméen », *Littoral* n° 5, *Abords topologiques*, Toulouse, Erès, juin 1982. Ainsi que Pierre Soury, *Chaînes et*

avril 1975, Lacan va-t-il se livrer à une opération, à mon avis décisive, qu'il appelle « rabattre l'inconscient sur le symbolique », dont la corde se trouvera donc, un peu plus tard encore, désignée comme inconscient, ou encore comme symbole. Lacan se rend parfaitement compte que ses successives opérations mettent en question la définition canonique du sujet par le mathème $S_1 \rightarrow S_2$. Je ne puis ici détailler comment il situe alors autrement et ce S_1 et ce S_2 . Simplement vous rappeler l'horizon ou si vous préférez l'enjeu de ce qui est sans doute son ultime démarche.

Du sujet comme supporté par le nœud borroméen

Que la thériaque lacanienne soit devenue le problème indique à soi seul qu'elle ne fonctionne plus alors comme thériaque, disons comme paradigme au sens de Kuhn. Mais alors de quoi s'agit-il ? Comme souvent pour les choses décisives, Lacan le formule comme en passant, presque l'air de rien, lorsqu'il déclare

[...] si le nœud borroméen est le support de toute espèce de sujet, comment l'interroger ? Comment l'interroger de telle sorte que ce soit bien d'un sujet qu'il s'agisse ?²³

On a donc désormais affaire à une définition du sujet non plus tant par le signifiant (raison pour laquelle je vous ai rappelé la cassure du symbolique) mais par les cordes elles-mêmes²⁴. Question donc, et qui, une nouvelle fois, relève aujourd'hui de notre responsabilité : allons-nous élire cette définition du sujet par les cordes, ou bien nous en tenir, comme ce fut largement le cas durant ces vingt dernières années, au $S_1 \rightarrow S_2$? Ou constater, ou faire semblant de croire, que ces divers positionnements du sujet sont compatibles ? Peut-être ces cordes support du sujet pourraient-elles nous permettre de régler le débat – qui n'en finit pas de se présenter – entre mettre l'accent sur l'objet ou sur le signifiant. Encore tout récemment, ce problème a fait des siennes, chacune des deux positions ayant eu son héraut, respectivement Éric Laurent et Abel Feinstein²⁵.

Quelle clinique ?

Nous donnons parfois l'impression de disposer d'une belle clinique avec notre ternaire perversion névrose psychose, chacune de ces entités répondant à un mécanisme que nous aurions su identifier : *Verleugnung*, *Verdrängung*, *Verwerfung*. N'est-ce pas là un savoir durement acquis, désormais bien formaté et donc enseignable et utilisable ?

nœuds, deuxième partie, édité par Michel Thomé et Christian Léger, texte 100, p. 4. Pour la proximité de cette chaîne à quatre avec la question du borroméen généralisé, cf. Pierre Soury, « Séances mathématiques », annexe 1, *Littoral* n° 6, Toulouse, Erès, octobre 1982.

²³ Jacques Lacan, séminaire du 16 décembre 1976. La suite indique que par « espèce » de sujet Lacan entend notamment celui dit paranoïaque (cf. Jean Allouch, *Marguerite, ou l' Aimée de Lacan*, Paris, EPEL, 1994, p. 455 et sq.).

²⁴ Le plus surprenant ayant été pour moi de constater que cette nouvelle définition du sujet pouvait fonctionner sur le tout premier Lacan, celui de sa thèse, autrement dit rendre compte, en la chiffrant, de la folie de Marguerite Anzieu (sur laquelle il revient une dernière fois avec le borroméen).

²⁵ Cf. Jacques-Alain Miller, *Lettres à l'opinion éclairée*, Paris, Seuil, 2002, p. 120 et sq.

Problème chez Lacan

En 1988²⁶, j'ai, par acrophonie, nommé ce ternaire « pernépsy », non pas seulement pour suggérer qu'il véhiculait en son sein un *père né psy* (psy... ce que vous voulez), mais aussi pour indiquer que, chez Lacan, on ne trouve jamais, cette sûreté passablement conne d'un savoir qui s'applique ; ce savoir, que pourtant il construisit, n'a chez lui ni cette place ni cette fonction qu'on est tenté de lui attribuer et de lui faire jouer. Bien des textes, d'ailleurs, de *Qui sont vos psychanalystes ?* en témoignent²⁷.

Sans doute vous souvenez-vous de son insistance à dire, avec Freud, que, dans la psychanalyse, on se doit d'aborder chaque cas comme si rien n'était acquis des précédents, fussent-ils assignables à une même entité clinique. Ainsi Lacan notera-t-il par exemple qu'un obsessionnel ne nous apprendra rien sur la façon de traiter un autre obsessionnel²⁸. Un propos, à mon avis, absolument fondé.

Mais Lacan est allé bien au-delà de cette récusation d'une position finalement, et quoi qu'on prétende, médicale. Ainsi en avril 1978, à Deauville, lors des Assises sur la passe, l'entend-on déclarer que celui qui franchit le pas de venir demander une analyse à un psychanalyste (quelqu'un de « mordu » par Freud, et « croyant » en l'inconscient), « il faut bien [l'] appeler le psychotique ».

On n'est pas tenu de prendre toute déclaration de Lacan pour argent comptant, on serait même plutôt tenu, étant donné ce qu'impose son style à son lecteur, de n'en prendre aucune comme telle. Si donc je cite celle-ci comme étant à prendre très au sérieux, c'est parce qu'elle se trouve étayée par d'autres remarques non moins perturbantes : la reconnaissance que toute parole a le statut de « parole imposée », la question posée de savoir si l'exercice analytique n'était pas un « autisme à deux », la définition de l'inconscient freudien (et non pas du transfert) comme sujet supposé savoir, la remarque que Freud ne savait absolument pas ce qu'il disait avec son *Unbewußte*, l'épinglage de celui-ci comme un délire de Freud, etc.

Dès lors que nous admettons, avec Lacan, qu'il existe un psychotique à symptômes névrotiques, c'est notre ternaire clinique qui se trouve, n'est-ce pas, sérieusement chahuté²⁹.

²⁶ J. Allouch, « Perturbation dans pernépsy », *Littoral* n° 26, Toulouse, Erès, nov. 1988.

²⁷ Jacques-Alain Miller et 84 de ses amis, *Qui sont vos psychanalystes ?*, *op. cit.* Cf. notamment « Lacan à Sainte-Anne » de Catherine Lazarus-Matet et François Leguil, mais aussi le « Lacan mon analyste » de Viviane Marini-Gaumont, où l'on voit mieux, de par le fait de l'humour, la distance prise par Lacan à l'endroit de la nosographie.

²⁸ « Je voudrais faire une remarque, c'est que les sujets d'un type, hystérique ou obsessionnel selon la vieille clinique, sont sans utilité pour les autres du même type. Il est plus que concevable, il est touchable du doigt tous les jours qu'un obsessionnel ne puisse donner le moindre sens au discours d'un autre obsessionnel. C'est même de là que partent les guerres de religion. » Intervention de Jacques Lacan. Séance du vendredi 2 novembre (après-midi), parue dans les *Lettres de l'École Freudienne*, 1975, n° 15, pp. 69-80.

²⁹ Après avoir vivement recommandé au psychanalyste de s'en remettre à la clinique psychiatrique (en 1949, mais il est vrai que ce fut dans un texte réglementaire et après avoir eu une position beaucoup plus nuancée dans sa thèse), Lacan ne va cesser, à partir des années cinquante, d'apporter restrictions et bémols à l'endroit de cette clinique. En 1977, il définira la clinique psychanalytique comme « [...]ce qu'on dit dans une psychanalyse », ou encore comme « le discernement de choses qui importent », ou encore « une façon d'interroger le

Problèmes ailleurs

Chahuté, il le fut aussi de l'extérieur du champ freudien, et selon deux voies différentes. D'une part la psychiatrie, même si ce peut être pour le pire, l'a laissé tomber, et l'événement apparaît d'ores et déjà irréversible. D'autre part un certain nombre de prétendues entités cliniques, en faisant subculture, ont désormais échappé à l'emprise psychopathologique qui les tenait sous sa coupe depuis un siècle environ (Gayle Rubin écrit à ce propos, la plus remarquable étude). C'est, on le sait, le cas de l'homosexualité. On sait un peu moins, aujourd'hui encore en France, que les transsexuels ont eux aussi effectué ce pas de côté. Et donc nous nous trouvons dans cette position bizarre, pour ne pas dire grotesque, où, tandis qu'un certain nombre de lacaniens s'employaient à broser le savoir clinique sur le transsexualisme, à le faire briller à nouveau en usant des concepts de Lacan, eh bien, les transsexuels, à partir des années 1960, s'employaient à n'être plus là, présents à l'appel de ce qui les enfermait dans la psychopathologie. Ils ont eu raison, car que résultait-il de leur identification comme psychotiques ? Rien, sinon que l'impasse dans laquelle les mettait la société se trouvait redoublée et ainsi confirmée. Et c'était tant pis pour eux.

Homosexualité, transsexualisme, d'autres bientôt, les S/M sans doute, vont faire défaut à l'entité clinique « perversion », à notre pernépsy. À vrai dire, ceci rejoint la question que je posais au point 2 de cet exposé : ce sera un seul et même geste que d'admettre que le qualificatif « freudien » n'est plus susceptible de produire un jugement d'hérésie et de renoncer à la notion de perversion (l'histoire de l'Inquisition confirme cette solidarité).

Question, donc : avons-nous effectivement besoin, quand nous recevons quelqu'un qui vient nous demander une analyse, d'une clinique de type nosographique ? Pour ma part, je ne le crois pas. Il suffit d'ailleurs d'admettre que l'amour est bien une maladie (ce que fit Freud avec sa notion de névrose de transfert), pour savoir déjà que pernépsy ne va pas. Il me paraît plutôt, au contraire, que nous avons alors précisément besoin de *ne pas* mettre en jeu ce type de savoir. Et que c'est donc cette abstention qui définit la clinique analytique lacanienne, bien plus que tout déploiement et mise en œuvre d'un savoir clinique positif.

Quel positionnement dans l'aujourd'hui ?

Je conclurai sur notre rapport au présent. Qui ne va pas. En quoi ?

D'une part nous nous sommes éloignés de cette vivacité dans l'érotique qui a caractérisé certains moments bénis de l'histoire de la psychanalyse. Songez seulement à la « querelle du phallus » *dixit* Lacan (Marie Bonaparte l'appelant pour sa part le « combat autour du vagin »), dans les années vingt-trente du siècle passé³⁰. Le lacanisme n'a-t-il pas ôté sa chair à ces affrontements qui ne manquaient ni de libido ni de cruauté ? Définir le moi comme une

psychanalyste », ou encore comme ce qui doit « nous aider à relativiser l'expérience freudienne ».

³⁰ Cf. le remarquable chapitre « La question du genre », de Darian Leader dans son livre que l'éditeur français (Paris, Payot, 2001) a malheureusement cru devoir désigner du titre de ce chapitre alors que le titre anglais, *Freud's Footnotes*, s'avère, dès que l'on ouvre l'ouvrage, cent fois plus pertinent.

image, insister sur la fonction de la parole, renvoyer le transfert non plus tant à l'amour qu'au sujet supposé savoir, logifier l'analyse, fabriquer des mathèmes, ces décisions théoriques majeures prêtaient (je dis *prêtaient*) à ce que l'on se détournât de l'érotique. Et sans doute n'est-ce pas un hasard si certains, autour de ce moment de la mort de Lacan, se sont précipités à chercher le mot « corps » dans son œuvre³¹, pour se trouver ensuite comme surpris qu'il y fût beaucoup plus présent qu'ils ne l'avaient imaginé.

D'autre part, mais cela relève, là encore, du même geste, tandis que Lacan fut, presque jusqu'à la fin, quelqu'un de très attentif à son temps, les lacaniens, passionnés par l'étude des écrits et autres séminaires de Lacan, ont fini par négliger le leur. N'y avait-il pas, chez Lacan la clé ? Mais clé de quoi ? Rien d'assurément stable, ou mieux d'*essentiel*, ne s'offre ici comme réponse possible. Les études féministes, gays, lesbiennes et transgenres doivent beaucoup au constructionnisme de Foucault. Des notions comme l'homosexualité, la perversion et même l'hétérosexualité sont désormais reconnues comme historiquement *contingentes*. Problème, donc, pour la clinique, mais aussi épistémologique, car nous ne pouvons rester indifférents au débat essentialisme/constructionnisme, d'autant que les accusations d'essentialisme portées à l'endroit de la psychanalyse ne manquent pas de pertinence.

Simultanément, un certain nombre de problèmes que l'on avait pu croire relever quasi monopolistiquement du champ freudien se trouvent re-posés, soit dans un dialogue plus ou moins amical avec Freud, soit indépendamment de lui. Eve Kosofsky Sedgwick problématise autrement que Lacan ce que celui-ci appelait « déclaration de sexe », Gayle Rubin distribue sur un critère inédit (le cuir) les pratiques sexuelles, Lynda Hart travaille le S/M, David Halperin étudie le rapport de la gayness au féminin, Leo Bersani questionne le fond masochiste de la jouissance, Judith Butler problématise le sexe comme genre, et partout la question se pose de ce que peut bien être faire communauté. Certains lacaniens, tel Tim Dean, ou Kaja Silverman, sont déjà là, présents sur ce front. Imagine-t-on un seul instant que celui qui regrettait que la psychanalyse n'ait fait faire aucun progrès à l'érotique (assertion que l'on peut contester car elle oublie peut-être... l'exercice psychanalytique lui-même), j'ai nommé Jacques Lacan, ne se serait pas intéressé à ce mouvement ? Qu'il aurait négligé les nouvelles modalités de la jouissance qui se dessinent, qui se pratiquent ?

Et nous ? S'il est vrai que l'exercice analytique relève de l'érotique, ce dont Lacan n'a jamais douté, allons-nous, en France, et avec l'ensemble d'un public qui ne cesse pas, sur tout ceci, de ne pas se vouloir éclairé, nous raidir sur un savoir, le nôtre, qui va se trouver chaque jour plus dévalué ?

³¹ Cf. Louis de la Robertie, « Le corps, textes de Jacques Lacan », *Littoral* n° 27/28, Toulouse, Érès, nov. 1988 (désormais aux éditions EPEL).

J'ai fait le pari que Lacan, s'il vivait aujourd'hui, aurait accueilli ces travaux, les aurait incités à frayer, le plus en avant possible, leur veine³². Plus exactement, mon pari consiste à soutenir qu'avec l'inouï « il n'y a pas de rapport sexuel », nous n'avons aucune frilosité, absolument aucune, à manifester à l'endroit des études féministes, gays, lesbiennes et transgenres. Et pas non plus à craindre donner notre caution à un combat communautariste identitaire qui ne serait pas le nôtre, les auteurs que je viens de citer étant parfaitement avertis des impasses, pièges et autres déroutes libidinales que constitue toute position identitaire figée. Un mot désigne même cette position avertie : *queer*.

Prenons-en acte, la psychanalyse, si présente dans la tête de chacun, n'est cependant plus le seul horizon de ce qui s'appelle encore sexualité. Ce moment de victoire, où, dans le moindre média, tout lapsus en vient à être qualifié comme « freudien », où ce que racontait Lacan dans les années cinquante sur la fonction du tiers (ou plutôt sa caricature) sert de traitement social du malaise dans la civilisation³³, où le psychanalyste crie publiquement, au nom du bien collectif, haro sur l'artiste³⁴, est aussi celui où elle a commencé à perdre cette suprématie sur les esprits et les corps.

De là cette provisoirement ultime question : comment nous positionnons-nous dans l'érotique contemporaine, peut-être plus inventive que nous ne l'imaginons, en tout cas présentant, comme toute formation, certains traits spécifiés ? Avant que Foucault ne la critique pour être telle, Lacan avait parfaitement formulé que la psychanalyse ne saurait en aucune façon être une pastorale. Est-ce bien là encore notre position ? Ne soupçonnons-nous pas que pernépsy sert une pratique pastorale, que c'est là sa fonction ?

Conclusion en forme de problème

Le type de question que je viens d'égrener sans souci d'exhaustivité, qu'il nous revient de trancher, ne se posait pas de cette manière à Lacan. Lui frayait, avançait, changeait de position. Il ne nous donne, en un certain sens, aucune indication pour nous déterminer, car... pourquoi estimer que son ultime pas, rendu dernier par la mort, serait le bon ?

³² Des ouvrages ont été traduits et publiés : Leo Bersani : *Homos, Repenser l'identité*, Paris, Odile Jacob, 1998, ainsi que *Le rectum est-il une tombe ?*, Cahiers de L'unebêvue, 1998 ; David Halperin, *Cent ans d'homosexualité*, Paris, EPEL, 2000, ainsi que *Platon et la réciprocité érotique*, Cahiers de L'unebêvue, 2000 ; Vernon Rosario, *L'irrésistible ascension du pervers*, Paris, EPEL, 2000 ; Jonathan Ned Katz, *L'invention de l'hétérosexualité*, traduit de l'américain par Michel Oliva et Catherine Thévenet, Paris, EPEL, 2001.

³³ Inutile d'aller chercher plus loin que cette semaine : La parution d'un livre significativement signé d'une sociologue et d'une psychanalyste donne lieu à d'élogieux articles dans *Libération* et *Le monde*. Il s'agit d'indiquer que le « tiers » donne sa solution au « ravage » (un mot lui aussi repris de Lacan) de la relation mère-fille. Il s'agit, écrit Jean-Luc Douin dans *Le monde*, en citant les auteurs, de « [...] "construire un imaginaire commun", "une ressource collective" », pour « apaiser la douleur de celles qui souffrent de "ces ratés relationnels" en leur montrant que "ce qu'elles vivent d'indicible, d'informulable, voire d'impénétrable, d'autres l'ont exprimé par des images et des mots" » *Le monde* du 8 février 2002). Mais comment rétribuer à son juste prix tout ce bienfait que ces psychosociothérapeutes répandent (en s'aidant de Lacan) sur la moitié féminine de notre beau pays ? Nul doute que les droits d'auteurs, aussi élevés soient-ils, resteront très loin du compte.

³⁴ Expérience vécue par l'artiste Gunter von Hagen', il lui suffisait de lire *Le monde* du 12 décembre 2001.

On peut dégager deux façons de réagir qui, je crois, ne divisent pas les écoles ou groupes lacaniens selon leurs clivages institutionnels mais divisent quelques-uns d'entre eux. Ou bien l'on décide de stabiliser Lacan sur tel moment de son enseignement (et ici les exemples sont nombreux, qui pourraient être cités : tel se fixe sur le rapport de Rome, tel autre sur la discursivité, tel autre encore sur le borroméen – mais c'est plus rare !) et d'ignorer le reste, ou bien l'on décide que le mouvement lui-même de Lacan fut son véritable enseignement, et qu'il y a donc lieu, à notre tour, de prolonger son frayage non pas tant en nous réglant sur tel ou tel de ses énoncés mais en faisant, nous aussi, mouvement (un mot qui, on le sait, identifiait très tôt le freudisme : on disait « école freudienne », mais aussi « mouvement freudien »).

Un problème analogue se pose avec Foucault (mais il ne se posera pas avec Derrida) qui, lui non plus, ne revendiquait pas faire système : comment prolonger un enseignement qui, lui-même, a su muer un certain nombre de fois, avec de nouvelles mutations, mais des mutations qui soient, qui restent, dans le fil de cet enseignement ?

Lacan ne nous aura pas dispensé de notre responsabilité.